
Une anthropologie amphibienne : La production du lieu à la confluence du territoire/de la terre et de l'eau

Karine Gagné *Yale University*

Mattias Borg Rasmussen *Copenhagen University*

Abstract: Amid global climate change and an uneven global political economy that preys on natural resources, landscapes are reshaped at the confluence of land and water, concretely and abstractly. Focusing on the production of place, we suggest that at their point of convergence, there is relational ontology between land and water. This constitutive relationality is the basis of what we call an amphibious anthropology. By foregrounding temporality, movement, and ways of knowing, we aim to grasp the experience of places at the confluence of land and water, and to probe into the specificities of life in such landscapes, or into various amphibious anthropologies.

Keywords: water, place, landscape, temporality, knowledge

Résumé : Parmi les changements climatiques et les inégalités de l'économie politique mondiale tirant profit de l'exploitation des ressources naturelles, les paysages formés à la confluence de la terre et de l'eau se redéfinissent à la fois de manière abstraite et concrète. En considérant plus précisément la production des lieux, nous suggérons qu'à leur point de convergence se trouve une relation ontologique entre l'eau et la terre. Cette relationalité constitue ce que nous définissons comme une anthropologie amphibienne. En mettant de l'avant la temporalité, le mouvement ainsi que différentes façons, de connaître ou de comprendre, nous tentons de saisir l'expérience plurielle des lieux à la confluence de la terre et de l'eau, et d'y examiner les spécificités de la vie et de l'anthropologie amphibienne.

Mots-clés : eau, lieu, paysage, temporalité, savoir/connaissance

Introduction

Les pénuries et la surabondance d'eau sont des préoccupations humaines mondiales. Le paysage désertique qui figure sur la page couverture de cette édition spéciale d'*Anthropologica* se situe à l'extrémité du sud-est de la République de la Mauritanie. Comme bien d'autres paysages, le désert se définit par la présence et le mouvement de l'eau. Pour les nomades éleveurs de chameaux, la vie dans le désert se rapporte à l'eau puisqu'elle suit le déplacement des troupeaux à la recherche de ce prodigieux liquide. L'eau se trouvait jadis dans les sources aquifères de surface et souterraine dispersées sur le vaste territoire, gouvernées par les coutumes et les codes culturels locaux. Toutefois, ces mouvements connaissent actuellement des perturbations. Aux difficultés inhérentes à la vie dans le désert s'ajoute des incertitudes et des zones d'imprévisibilité. L'assèchement des puits cause la fuite des humains et des animaux incapables de s'approvisionner en eau, engendrant l'émergence de nouveaux rapports et de nouvelles expériences des lieux et des espaces occupés. Parallèlement, la construction de pipelines gigantesques transportant l'eau de la rivière Sénégal à la métropole urbaine de Nouakchott fait naître de nouvelles structures et formes d'organisation institutionnelles. Dans ce paysage, longtemps défini par le déplacement des hommes, des femmes et des animaux, la transformation du parcours et du cycle de l'eau contraint les nomades à repenser leur relation aux lieux.

Comme dans de nombreux endroits dans le monde, les changements de la trajectoire, du flux ainsi que de la qualité de l'eau transforme le paysage de la Mauritanie. L'eau et la terre s'inscrivent dans des processus relationnels ancrés à des contextes géographiques, sociaux, politiques et économiques distincts qui affectent la production du lieu. En considérant le paysage redéfini par les changements du flux et de la qualité de l'eau comme point d'entrée analytique, nous tâcherons, dans ce numéro, d'examiner les manières dont s'articule l'interrelation

entre ces éléments et les ramifications de cette relation dans la constitution des expériences du lieu. Les questions que nous nous posons sont les suivantes : quel est le rôle de l'eau dans la production sociale d'un lieu ? Comment l'émergence de nouvelles formes de confluence entre l'eau et la terre affecte-t-elle la constitution d'un lieu ? De quelles manières les transformations du rythme, du courant ainsi que du flux de l'eau affectent-elles la définition et l'expérience d'un lieu ? Quels sont les impacts de la convergence de l'eau et de la terre sur le fonctionnement des institutions sociales, et de quelles façons pouvons-nous les qualifier ? Inversement, de quelles manières les institutions répondent-elles à l'interrelation de la terre et de l'eau ?

Pour répondre à ces questions, ce numéro thématique d'*Anthropologica* présente un cadre d'ethnographie exploratoire porté sur la production du lieu à la confluence de la terre et de l'eau. En procédant de la sorte, nous insistons sur le fait que l'approche d'une anthropologie amphibienne employée ici inclut non seulement la terre comme composante (ou *terra firma*), mais insiste de surcroît sur des formes plus générales, et plus abstraites, qu'elle adopte – à savoir le lieu et le paysage. Tel que nous le concevons, la convergence de la terre et de l'eau agit à la fois de manière abstraite et concrète. Au plan matériel, sur le delta du Gange, cette opération se manifeste par la transformation de la terre en eau, suivant le rythme des inondations et de l'érosion, où la vulnérabilité d'un lieu s'accroît à mesure que la fréquence ou les risques de débordement des lacs de glacier augmentent, tel que dans l'Himalaya ; quand la qualité de l'eau souterraine se redéfinit par l'exploitation commerciale du sol ; ou quand certains éléments du paysage topographique ou les caractéristiques d'un endroit spécifique deviennent des réservoirs d'eau. Au niveau conceptuel, les expériences et les représentations locales de l'eau, tout comme les pratiques qui leurs sont associées, ne se modifient pas simplement en réponse aux changements apportés par l'État, ou par des acteurs industriels, ni par les changements climatiques, ou lorsque les significations envisagées et les usages potentiels de l'eau deviennent des marqueurs d'une identité collective partagée. Elles se modifient aussi quand la confluence de la terre et de l'eau se développe à l'intérieur d'une cosmologie locale. Nous voulons donc étudier les formes d'interaction entre la terre et l'eau qui agissent sur la production des lieux, à la fois de manière concrète et abstraite. À leur point de convergence, la qualité de la terre et l'eau devient relationnelle. Malgré de nouveaux développements, comme la définition de plus en plus précise des caractéristiques déterminantes d'un lieu, ces

interactions créent les expériences quotidiennes d'un lieu.

Avec l'expression « la production d'un lieu », nous paraphrasons le sociologue français Henri Lefebvre (1991) et nous référons à son approche conceptuelle de l'espace dans le développement d'une approche au lieu (voir aussi Kahn 2011). Avec Lefebvre, l'espace n'est pas une entité qui précède la culture. Au contraire, il repense l'espace en tant que produit issu d'un processus dialectique entre une dimension matérielle et idéologique – ou, dans son modèle analytique, l'espace perçu et l'espace conçu, respectivement. Pour apprécier la dimension processuelle de l'espace, Lefebvre souligne le besoin de comprendre l'expérience de l'espace ou de l'espace vécu qui, dans son modèle, est le produit de l'interrelation entre l'espace perçu et l'espace vécu. Nous utilisons le modèle de Lefebvre en tant qu'instrument heuristique et non comme un cadre rigide. Nous sommes moins intéressés par l'analyse des structures de force qui contribuent à la production de l'espace – que Lefebvre interprète à partir d'une perspective marxiste –, mais nous nous inspirons de la relation dialogique entre les aspects matériels et idéologiques de l'espace pour penser le lieu quand le flux et la qualité de l'eau le redéfinissent. L'eau et la terre sont des substances distinctes, et sont souvent pensées à travers des cadres différents. Ainsi, nous ne pensons pas à la terre comme ayant les mêmes qualités de fluidité que l'eau. Nous suggérons qu'il existe, à leur point de confluence, une relation ontologique entre la terre et l'eau dans la production du lieu, un processus qui, en retour, a des implications pour l'expérience des lieux. En d'autres mots, nous nous demandons comment les qualités matérielles et conceptuelles de la terre et l'eau s'infiltrent les unes dans les autres devenant ainsi mutuellement constitutives d'un lieu.

Aussi, afin de comprendre comment la confluence de la terre et de l'eau forme les expériences ou l'existence même d'une personne, nous proposons une « anthropologie amphibienne ». Étymologiquement, le terme « amphibie » provient directement de l'ancien mot grec *amphibios*, il relève de la vie (*bio*) et désigne ce qui est doté d'une capacité ou d'une « qualité » (*ous*) permettant d'agir sur deux côtés ou deux terrains (*amphi*), particulièrement pour décrire ce qui peut vivre sur terre et dans l'eau. Intuitivement, nous pensons que les humains sont des êtres terrestres, c'est-à-dire qui se sentent confortables sur des surfaces solides devant conséquemment s'adapter à l'instabilité due aux fluctuations de l'eau¹. Réfléchir à la manière dont les frontières entre l'eau et la terre se chevauchent et s'entremêlent pousse à nous interroger

sur les perceptions et les expériences d'un lieu. Alors que l'humain peut, à certains égards, être qualifié d'amphibien, il n'est toutefois pas conçu pour vivre exclusivement dans les milieux aquatiques comme d'autres créatures, telles les grenouilles, les salamandres ou d'autres amphibiens, en dépit des véhicules amphibiens qu'il ait pu concevoir et mettre sur pied ! L'anthropologie amphibienne nous invite donc à considérer les manières dont s'effectuent, au plan figuratif et de façon concrète, l'intersection et l'interaction de la terre et de l'eau et se concentre, pour ce faire, sur des sites ethnographiques spécifiques. Il s'agit d'une approche analytique qui vise la compréhension de la relation humaine à l'eau, et ce, d'après la tradition théorique du paysage.

Tandis que l'eau et la terre ont individuellement fait l'objet de maintes études, lesquelles se sont principalement centrées sur les dimensions sociales, culturelles et politiques, nous croyons que la confluence de la terre et de l'eau soulève des questions originales qui requièrent des enquêtes ethnographiques et conceptuelles plus approfondies. Pour explorer ces questions, il est d'abord nécessaire de répertorier les catégories appliquées à l'eau et la terre pour mieux saisir ce qu'elles comprennent. L'eau est indispensable à la vie. Sur Terre, l'eau apparaît comme un gaz, un liquide ou bien à l'état solide. Notre discussion concerne les deux derniers états, soit plus exactement l'eau liquide de surface et souterraine et la glace. « L'eau », écrit Veronica Strang :

« est caractérisée avant tout par sa fluidité, sa transmutabilité et son omniprésence. L'eau est en mouvance constante, coule, se conformant aux formes de son environnement, s'évapore et retombe sous forme de précipitations. Sa forme est tout aussi instable : elle peut se transformer de la glace en fluide et en vapeur pour ensuite recommencer le cycle. L'eau peut être chaude ou froide, sucrée ou salée. Elle peut à la fois offrir une hydratation requise à la vie, un confort et support amniotique; ainsi que submerger, brûler, ou congeler » (Strang 2006a : 70).

Les questions sur la coexistence de l'humain avec l'eau et la terre ont longtemps été des sujets clés en anthropologie. Dans un des textes fondateurs de la discipline, Malinowski (1984 [1922]) décrit un monde fait d'eau : l'archipel indispensable aux mouvements ainsi qu'aux échanges des peuples insulaires du Pacifique. Selon une perspective anthropologique, l'étude de Malinowski démontre judicieusement que l'eau ne constitue pas simplement une ressource : l'eau est une substance qui, dans ses multiples formes et ses nombreuses manifestations, relie divers domaines de la vie sociale distincte (voir aussi Orlove et Caton 2010:401). L'eau oscille

entre nature et culture, s'avérant simultanément une substance et un symbole (Helmreich 2011). Cette oscillation s'effectue lors des fracturations hydrauliques (nommées *fracking* en anglais) en Ohio (Willow, ce numéro), elle apparaît aussi dans le tempérament houleux de la rivière Jamuna déterminé par des êtres surnaturels (Khan, ce numéro), ou dans la construction de glaciers artificiels dans les hautes-terres arides du Ladakh (Gagné, ce numéro), elle navigue les cours et les réservoirs d'eau creusés aux Andes (Rasmussen, ce numéro). On la retrouve encore dans les forces destructrices de la puissante Rivière Po Chhu et dans la gouvernance changeante du Bhoutan (Orlove, ce numéro), ou bien dans la disparition des eaux du désert mauritanien (Vium, ce numéro).

L'eau doit dès lors être prise au sérieux comme une substance possédant non seulement une présence matérielle, mais aussi rattachée à la vie sociale. L'eau est dotée d'un pouvoir configuratif ; pour certains, elle détient également une agencéité – soit, une capacité d'agir : l'eau agit sur la société en débordant ou en asséchant les sols, en créant des tensions ou en développant des réseaux d'entraide et de collaboration au sein de ses mouvements (Hastrup 2013b : 59–60). Pour Hastrup, les rivières, les canaux, et les puits illustrent justement de tels processus, démontrant ainsi que les humains sont à la fois des sujets et des objets constitués d'eau. Le mouvement de l'eau est rendu possible, et s'effectue, par l'intervention de technologies et de pouvoirs sociaux. Cependant, il peut aussi influencer l'organisation du savoir, l'opération du pouvoir ainsi que les modes et les stratégies de subsistances (*livelihoods* en anglais).

La terre est également un concept ambigu : comme nous l'avons expliqué, ce mot ne réfère pas uniquement aux surfaces qui ne sont pas normalement traversées ou recouvertes d'eau, mais comprend notamment des construits, dont les paysages et les lieux. La définition de la terre peut à la fois s'appuyer sur sa géologie et sa topographie. Elle peut ainsi constituer un territoire pouvant, de surcroît, devenir le sujet d'enjeux et de réclamations politiques (Sack 1983). Qu'elle soit conçue en tant que paysage ou représentée comme un terrain ou un territoire, la terre peut également être considérée comme un amalgame relationnel, soit en tant que *terra firma* retenant des qualités spécifiques à la relation biophysique issue de la présence de l'eau et par son rôle d'indicateur frontalier.

À l'instar des études réalisées par Marx et plus tard par Wittfogel, le « despotisme oriental » (*oriental despotism*) émane de l'idée selon laquelle le pouvoir des rois découle du contrôle des systèmes d'irrigation. En effet, même à l'extérieur des contraintes imposées par ce

cadre conceptuel, les différentes itérations de la question agraire ont depuis longtemps démontré que la gestion/l'administration de l'eau est intimement liée à la concentration du pouvoir². Mais, l'irrigation ne relève pas uniquement d'enjeux de pouvoir. D'autres ont effectivement abordé la gestion et l'administration de l'eau comme point d'entrée analytique dans le cadre de recherches sociétales comparatives³. Comprendre l'organisation socioculturelle de l'eau fournit ainsi des données sur la place qu'occupe l'humain à l'intérieur d'environnements divers et des renseignements sur la stratification sociale. D'autres se sont concentrés sur la relation entre l'organisation sociale de l'eau et les vies politique et religieuse. Par exemple, l'excellent ouvrage de Lansing (1991) sur les paysages irrigués examine, le rôle des temples d'eau dans le contrôle de l'eau. Lansing se concentre sur la manière dont le religieux et le politique s'entremêlent à la « nature humanisée », se penchant sur la façon dont les relations de production et rituelles se combinent dans l'articulation d'un paysage qui garantit simultanément la vitalité productive des rizières, tout en dépendant du travail de maintenance continu de ceux qui en bénéficient. À Bali, la Révolution verte des années 1970 a radicalement transformé la production agricole en introduisant de nouvelles espèces végétales, de nouvelles pestes et de nouvelles politiques. Les temples d'eau, qui jouaient des rôles primordiaux dans l'organisation sociale de la production et des rituels, ont dès lors été écartés, devenant marginaux avec l'émergence et la domination subséquente de nouvelles formes de savoir et de réseaux financiers⁴.

En somme, un grand nombre d'études sur l'eau traite du paysage : constitué, culturel, institutionnel – ou parfois simplement comme contexte à l'intérieur duquel se jouent les politiques relatives à l'eau, où s'enracinent les institutions et les plantes. Les travaux se penchent donc sur l'endurance des institutions, sur les schémas de production, les intersections entre les activités religieuses, politiques et productives, ainsi que sur l'articulation locale des structures de pouvoir et commerciales de plus grande envergure. Ici, nous posons un ensemble de questions différentes. En effet, en examinant la production du lieu à partir du point de convergence de l'eau et la terre, nous tentons de comprendre de quelles manières les dynamiques liées aux flux, aux courants ainsi qu'à l'écoulement de l'eau sont à la fois constitutives des paysages et imbriquées dans ceux-ci. Dans cette discussion, la terre est liée au paysage et, par extension, à la production culturelle du lieu ainsi qu'à toutes les formes d'appartenance et d'attachement. En d'autres mots, la matérialité de la terre où s'enracinent les végétaux nous concerne moins que le paysage

en tant qu'élément intégral d'une société, une matérialité à partir de laquelle cette dernière prend forme et se développe, alimentée et perturbée par le flux de l'eau.

Cadre conceptuel pour une anthropologie amphibienne

Espace, lieu et paysage

Le philosophe Michel Foucault (1980:70) s'était jadis plaint de la dévaluation conceptuelle de l'espace qui, à l'opposé du temps – une notion qui renvoyait au mouvement, à la fécondité ainsi qu'à la vie –, était plutôt traité, à son avis, comme « ce qui est mort, fixe, [comme] l'indialectique, l'immobile »⁵. Pour Foucault, l'ignorance des processus de vitalité et les dynamiques caractéristiques de l'espace impliquent l'inattention aux processus, incluant l'histoire, qui s'avère pourtant constitutive de l'espace et, d'après l'approche philosophique, empreinte de pouvoir. Depuis, les critiques des approches analytiques de l'espace se sont développées pour aboutir aujourd'hui à une théorisation de la spatialité occupant une place primordiale pour quiconque en anthropologie ou en géographie s'intéresse aux questions de pouvoir, ainsi qu'à un éventail riche et varié de sujets corrélatifs⁶.

Face à l'émergence et l'effervescence des réflexions portant sur le lieu et sur son processus de production, des auteurs ayant adopté des approches phénoménologiques soulignèrent qu'en dépit des processus de déterritorialisation et des impacts translocaux du pouvoir, ceux affectant les localités demeuraient centraux dans les expériences et les visions des gens concernés (voir Basso 1996 ; Escobar 2001 ; Raffles 1999). Conséquemment, la construction culturelle du lieu est une dimension constitutive à la création d'un sentiment d'appartenance. Dans les mots de Christopher Tilley, qui a souvent été crédité d'avoir introduit la phénoménologie à l'archéologie, « le lieu est une part irréductible de l'expérience humaine, une personne est “à sa place” autant qu'il ou elle s'inscrit dans “une culture”⁷ » (Tilley 1994:18). Les approches phénoménologiques de l'espace se développent toujours et de façon continue à l'intérieur d'un corpus de travail sur le paysage. Dans cette littérature, les chercheurs privilégient les perspectives émiques ou locales, révélant la manière dont le paysage constitue une dimension fondamentale de l'existence humaine, transcendant ainsi les représentations caractéristiques des approches antécédentes et se déplaçant par le fait même loin des notions de « cadre conventionnel » (Hirsch 1995:1; voir aussi Bender 2002; Cosgrove 1998; Hirsch et O'Hanlon 1995; Ingold 1993; Schama 1995; Thornton 2007). En somme, la littérature sur l'humanité des paysages (voir Low et Lawrence-Zúñiga 2003)

requiert une plus grande minutie des chercheurs qui enquêtent sur les dynamiques en jeu dans la production et les expériences du lieu, incluant les questions d'économie politique et celles qui sous-tendent les processus culturels.

Des géographes féministes – notamment Doreen Massey (2005) et Sarah Whatmore (2002) – ont traité la production de l'espace telle une composition complexe de processus sociopolitiques et biophysiques, à savoir des « géographies hybrides » dans les mots de Whatmore. Ici, les frontières entre nature, technologie et société se brouillent et se mêlent, car elles découlent de rencontres entre différentes façons de percevoir et d'agir sur des ordres naturels et sociaux. L'espace est vu comme dynamique, situé et changeant, plutôt que statique, neutre et permanent. Ces réflexions offrent des terrains d'enquête fertiles sur la coproduction de l'eau par les acteurs humains et non humains à travers laquelle les êtres spirituels, les processus biophysiques et les particules invisibles transforment les rapports que tissent et qu'entretiennent les humains avec différents lieux (Willow, Gagné, Khan, Orlove, tous dans ce numéro)⁸.

Par conséquent, même si l'eau renvoie à de multiples ontologies, étant à la fois une frontière ainsi qu'une ressource, un territoire et une biopolitique (voir Barnes et Alatout 2012), les paysages renvoient à différentes choses pour différentes personnes, à différents moments et à différents endroits. Tout comme l'espace, le paysage et le lieu sont relationnels, situés et subjectifs. Comme l'explique avec justesse Massey (2006), les paysages, l'espace et le temps s'entremêlent et se définissent mutuellement. Dans un sens, les contributions de ce numéro spécial adressent le défi suivant : comment définir le mouvement en relation à un espace en continu changement? Prenant appui sur ces réflexions, nous tentons d'examiner les perceptions et les expériences du paysage, ainsi que les manières dont on agit sur lui, pour mieux saisir comment elles sont comprises au vu du mouvement de l'eau, qui devient dès lors constitutif à la production et l'expérience d'un lieu. Dans les études de cas présentées ici, l'eau occupe une place primordiale dans les transformations du paysage. Considérer les manières dont l'eau et ses mouvements constituent des lieux est, à notre avis et en paraphrasant Massey, une façon distincte et vivifiante « d'imaginer l'espace ».

L'eau

Dans les études précédentes, où l'eau représente l'objet de l'ingénierie humaine mise en œuvre de différentes manières et à différentes échelles – soit des innovations telles que les seaux d'eau, les systèmes d'irrigation et

les barrages hydroélectriques, notamment – les valeurs, les sens et les champs contestés qui sont liés à l'eau reçoivent une attention de plus en plus importante dans les recherches académiques et scientifiques (pour des recensements récents, voir Orlove et Caton 2010, Rasmussen et Orlove 2014, Hastrup 2013b, Barnes et Alatout 2012). Certains défendent que les actions humaines sont davantage conçues comme des activités menées *avec* l'eau, plutôt qu'agissant *sur* l'eau (cf. Bender 2002: S104). L'action humaine est alors comprise en relation à l'eau dans une temporalité et une spatialité précises. Dans ce qui suit, nous ne faisons pas un examen détaillé de l'ensemble des approches développées par les sciences sociales pour circonscrire et décrire l'eau. Nous avons plutôt identifié des études que nous jugeons remarquables sur le sujet, en particulier celles ayant adopté une perspective d'écologie politique – soit explicitement ou de manière plus implicite quand l'accent est mis sur la matérialité et les relations de pouvoir dans lesquelles l'eau s'immisce – et celles provenant des approches phénoménologiques et culturalistes qui se concentrent sur le flux de l'eau et la création du sentiment de lieu ou d'appartenance.

Comme analogie au paysage, la notion de *waterscape* a reçu une acception théorique considérable grâce à l'article phare d'Erik Swyngedouw (1999) sur la construction des paysages hydrauliques et la modernisation de l'Espagne vers la fin du 19e et les débuts du 20e siècle. Pour Swyngedouw, le concept de *waterscape* signifie littéralement (ou est synonyme de) « paysage d'eau ». Son travail expose la manière dont les politiques ayant trait à l'eau, la culture de l'eau et l'ingénierie des eaux œuvrent de concert avec l'écologie de l'eau et la géographie pour définir les configurations particulières de la société espagnole des temps modernes. Ici, le *waterscape* est hybride, un produit socionaturel à mi-chemin entre la matérialité de l'eau et les pratiques politiques et culturelles, constitué pour contrôler le cours de l'eau et son débit⁹. En somme, le concept de *waterscape*, tel qu'il a été développé à l'intersection entre l'écologie politique et les sciences sociales, permet de saisir l'inégalité des rencontres d'après lesquelles les lieux sont produits, soulignant la place primordiale qu'occupent la distribution et l'équité (ou son absence) dans ces rencontres. Qui plus est, le concept nous permet de nuancer ces questions en examinant les multiples façons de connaître, de comprendre et d'interagir avec divers paysages hydrauliques.

Suite au travail de Swyngedouw, d'autres ont mis de l'avant des propositions alternatives du paysage hydraulique en insistant, plutôt, sur la culture et la subjectivité. Veronica Strang (2004), qui a réalisé d'importantes

recherches sur l'eau, considère le concept de *waterscape* à l'instar de celui de *watershed* (bassin versant) soit la délimitation du paysage déterminé par le mouvement de l'eau¹⁰. Son approche liant l'expérience sensorielle et la production de sens liés à l'eau nous invite à considérer la relation entre le rapport à l'eau et la construction des identités sociales (Strang 2006b, 2009). L'eau, dans ses formes matérielles et métaphysiques, devient donc un moyen de mieux saisir la fluidité de l'identité. Strang inscrit l'eau dans l'émergence des paysages culturels, comme un réservoir de sens et un fondement identitaire. Elle se distingue ainsi des approches portant sur le paysage, le lieu et la situation géospatiale qui s'appuient sur les politiques quotidiennes et les interactions entourant l'eau. Pour leur part, Orlove et Caton (2010:408) définissent les *waterscapes* comme des lieux culturellement signifiants et sensoriellement actifs à l'intérieur desquels les humains interagissent avec l'eau et entre eux. Baviskar (2007:4), quant à lui, souligne les politiques culturelles qui imprègnent les *waterscapes*. Au bas mot, ces différents cadres conceptuels mettent l'accent sur la place inextricable de l'eau dans la production d'un lieu¹¹.

Dans ce numéro thématique, alors que Willow applique le concept de *waterscape* au sous-bassement de Marcellus Shale, Gagné l'élève à la hauteur des glaciers du Ladakh. Dans les deux cas, le *waterscape* est un réceptacle au sens contesté qui détient un rôle particulier au gré des transformations de l'eau, quand elle acquiert de nouvelles qualités. En fait, Willow suggère que la dégradation de l'environnement aurait mené à la conversion de ce qui aurait jadis pu être considéré comme des expériences positives d'un lieu à l'aliénation et au deuil – au *dysplacement*. Dans les Andes et l'Himalaya, où les coauteurs de ce texte ont mené leurs recherches sur les multiples formes de l'eau et ses courants, ces derniers sont intimement liés à la cosmologie et au savoir sur les origines, tout comme à l'ordre et aux dynamiques sociales présentes sur terre. De telles places sont conséquemment des sites de rencontres entre non seulement la terre et l'eau, mais aussi entre les humains et les non humains (voir aussi de la Cadena 2015).

Dans Khan (ce numéro), la relation devient particulièrement évidente étant donné que les êtres surnaturels naissent de la noyade des enfants dans les eaux tumultueuses de la rivière Jamuna. L'eau est intimement liée à la production de l'identité et du sens, ancrée dans les particularités d'un lieu, et liée à des systèmes de savoir (voir aussi Gagné, ce numéro). Dans tous ces lieux où les gens maintiennent une relation de longue durée avec l'eau et le paysage – comme le démontrent les ethnographies du Dorset (Strang 2004), du Nouveau-Mexique

(Rodriguez 2007), de l'Égypte (Barnes 2014) ou de l'Ohio (Willow) – le mouvement de l'eau est inséparable à la production du lieu.

Vers une anthropologie amphibienne

La littérature sur l'espace, le lieu et le paysage ainsi que sur l'eau examinée précédemment informe notre approche de l'anthropologie amphibienne qui vise à saisir la manière dont la confluence de l'eau et de la terre produit le lieu et informe l'existence humaine. Bien plus qu'un contexte, les paysages sont foncièrement liés aux activités humaines ainsi qu'aux mouvements de l'eau. Les relations que développent et qu'entretiennent les humains avec les lieux nécessitent toutefois la connaissance de ses mouvements qui sont, d'après nous, enchâssés dans des hiérarchies épistémiques discriminatoires. Pour asseoir une anthropologie amphibienne, nous devons pousser la réflexion pour mieux comprendre la création du lieu en considérant les relations ontologiques propres à la convergence de l'eau et de la terre. Tel que nous le voyons, le temps est une composante fondamentale du lieu, là où le mouvement se définit par la qualité de l'eau. Aux niveaux figuratif et concret, en devenant de l'eau, la terre devient mouvement et se déstabilise ; en devenant terre, la dimension temporelle de l'eau se cristallise et son flux ou son courant se démarque de l'espace. Dans ce qui suit, nous considérons le mouvement tel qu'il s'exerce dans le temps et l'espace avant d'enquêter sur la connexion entre le mouvement et les manières de connaître l'eau.

Le temps, l'espace et les mouvements fluides

De par sa nature – sa matérialité et sa propension à couler – l'eau est en mouvance constante. Même lorsqu'elle apparaît stable, dans les réservoirs ou les marais, elle fuit, s'évapore et se filtre. Le mouvement se produit nécessairement dans le temps et l'espace. Quand l'eau bouge, elle bouge à travers ces deux dimensions. Conséquemment, une anthropologie amphibienne qui explore les façons d'imaginer les paysages à travers les mouvements de l'eau nous pousse à examiner trois facettes particulières du lieu : ses dimensions spatiales, ses aspects temporels et la manière dont de nouvelles formes de mouvement, émergeant du courant de l'eau, affectent les façons de comprendre l'eau et la terre.

Le mouvement lie le flux de l'eau aux changements d'un lieu. Notre approche de l'anthropologie amphibienne considère le mouvement de l'eau à l'intérieur d'un paysage, qui, en dépit des contributions conceptuelles et empiriques, a généralement et trop souvent été décrit comme fixe ou immuable. Une appréciation de la temporalité est, à notre avis, primordiale dans l'analyse des

changements occasionnés par ces mouvements et leurs implications. Comme le souligne Nancy Munn (1992) dans son essai sur l'anthropologie culturelle du temps, celui-ci est une dimension fondamentale de l'expérience humaine, mais si ordinaire qu'en tant que catégorie analytique il se dissipe souvent derrière d'autres objets d'étude anthropologique à l'intérieur desquels il s'inscrit, tels les structures politiques, les systèmes de parenté ou la cosmologie¹². Une attention portée sur la production du lieu à la confluence de l'eau et de la terre met l'accent sur la dimension temporelle si souvent négligée. Ceci nous force également à revoir des présuppositions sur l'eau, qui est souvent prise pour acquise comme un élément du quotidien. Cependant, les usages quotidiens de l'eau, soit quand on ouvre un robinet ou que l'on achète une bouteille d'eau pour étancher la soif, sont profondément imbriqués à un système de savoir et s'inscrivent au sein de processus économiques et politiques complexes qui changent au fil du temps. Un point supplémentaire à considérer est que l'eau n'est jamais pure, immaculée, et que sa qualité relève toujours de l'intervention humaine. Un regard plus attentif sur la convergence de l'eau et de la terre met en évidence la temporalité de leur interrelation – puisque les lieux changent au fil du temps, les connexions que nouent les humains avec l'eau se modifient également. Tout comme les fluctuations et les changements des courants de l'eau transforment les lieux, les perceptions et les expériences sensorielles dudit lieu changent également.

Les approches phénoménologiques qui s'attardent sur les rapports que développent les humains avec les lieux, dans la tradition d'Heidegger et de Merleau-Ponty, sont aussi des vecteurs d'analyse productifs puisqu'ils permettent d'examiner les facettes temporelles et expérientielles de la confluence de l'eau et de la terre. Dans son ouvrage notoire *Temporality of Landscape* (1993), Ingold analyse l'implication quotidienne au monde reliant les gens au paysage physique. Même s'il ne porte pas une attention particulière au rapport entre les humains et l'eau, sa perspective nous invite néanmoins à réfléchir sur les dimensions temporelles des fluctuations de l'eau et comment ses flux peuvent nourrir les expériences humaines des lieux. De plusieurs façons, le paysage conceptualisé par Ingold est une histoire en développement continu : les paysages sont non seulement des dépôts d'événements passés et de souvenirs, réfléchissant ainsi le passage du temps lui-même, mais leur constitution physique se transforme également avec l'activité des humains qui les traversent et les habitent. Dans le modèle d'Ingold (voir aussi 2000, 2007), l'engagement à l'espace s'effectue à travers l'immersion corporelle, constituant une expérience du corps et de

l'esprit, impliquant ainsi des pratiques spatiales telles que la construction d'édifices, de monuments et la promenade. Le passage du temps peut donc être interprété comme un parcours au travers une variété d'activités propres à notre engagement au monde, telles que le travail ou les innovations techniques employées dans la construction – ce qu'Ingold appelle le "taskcape" (Ingold 2000:196). Le corps humain est donc intégré au monde à travers un processus organique impliquant sa coévolution avec les paysages. Informés par ces réflexions, et par le fait que les paysages sont toujours produits par des rencontres inégales, comme nous le rappellent Massey et Bender (dans Massey 2006), nous voulons souligner que l'eau joue un rôle fondamental dans les processus qui relient les paysages aux humains, quelque chose qui prend forme et existe dans une inégalité de pouvoir entre divers acteurs sociaux.

Le rôle de l'eau dans la relation qui lie les corps au paysage doit être considéré à la lumière des multiples temporalités du passé, du présent et du futur. Le présent est toujours formé dans ses relations au passé ainsi qu'au futur. L'eau dans les paysages est simultanément liée aux courtes et aux longues durées. Les saisons sont intimement liées à la matérialité de l'eau et représentent une dimension déterminante de l'engagement des humains au paysage (voir Strauss et Orlove 2003). Les variations saisonnières, définies par l'intensité variable des différentes formes que prennent le courant de l'eau et l'activité humaine, constituent un exemple de la courte durée à laquelle nous faisons référence. L'eau ne circule pas seulement à travers un terrain, définissant les activités réalisées au long de son cours, mais elle se transforme à travers les saisons. Dans le nord de la Finlande, les variations saisonnières de la rivière Kemi constituent un facteur clé dans la production et les expériences du lieu. Comme Krause (2012) le dit, le mouvement de l'eau dans le paysage est intimement lié à la perception du temps (voir aussi Minnegal 2009).

À plus long terme, les paysages sont considérés tel le réceptacle du temps où le nom des lieux et des modes de construction archivent des visions du monde.¹³ Les récits oraux sont essentiels pour comprendre l'évolution des croyances et des pratiques liées au paysage et à l'eau (Kahn, Orlove ce numéro ; voir aussi Paerregaard 2013). Une considération des variations temporelles dans les pratiques de gestion des eaux, qui plus est, fournit des indices sur l'interrelation entre les changements sociaux et environnementaux (Gagné, Rasmussen, ce numéro). Les changements du flux de l'eau amènent les gens à repenser le futur d'un lieu. Émergent alors des visions et des scénarios qui influencent les rapports qu'établissent les gens avec l'eau et le paysage au

moment présent (Hastrup 2013a). Par exemple, contrôler l'eau au moyen d'infrastructures à grande échelle a été un procédé utilisé par les nations pour imaginer leur futur et mieux asseoir leur identité d'état moderne (Baviskar 1995; Féaux de la Croix 2011; Folch 2013). Dans les dernières années, les changements climatiques ont soulevé des craintes quant à l'approvisionnement en eau, stimulant la recherche pour des solutions durables (Gagné, ce numéro ; Rasmussen, ce numéro). Les inondations récurrentes (Agrawala et al. 2003) et leur manifestation accrue (Orlove; Carey 2008), l'érosion côtière (Paolisso et al. 2012; Karlsson, van Oort, et Romstad 2015) et l'invasion de la mer (Lazrus 2012; Rudiak-Gould 2013, voir aussi Khan pour un différent type d'invasion) sont des réalités émergentes que les gens devront confronter dans plusieurs régions du monde. Que ce soit en termes de lacune ou d'excès, le changement dans les courants de l'eau nous force aujourd'hui à réfléchir sur le futur comme jamais nos ancêtres n'eurent à le faire. De cette manière, en raison des contaminations actuelles et potentielles qui résultent de l'exploitation industrielle et commerciale de diverses ressources naturelles, la qualité de l'eau devient une source d'anxiété quant au futur (Willow, ce numéro; voir aussi Rasmussen 2016; Urkidi 2010).

Par conséquent, la confluence de la terre et de l'eau et ses impacts sur la production du lieu souligne trois points sur lesquels nous souhaitons insister. Premièrement, que cela soit dû aux transformations d'un lieu occasionnées par un changement dans la qualité ou le cours de l'eau, ou en raison de facteurs économiques, politiques ou environnementaux, les processus qui relient les gens, les lieux et l'eau opèrent souvent à travers des frictions entre différents acteurs et affectent l'intégrité du corps à la fois physique et psychologique de l'humain. Deuxièmement, la manière dont les gens se lient à l'eau et au lieu à travers des pratiques et des croyances n'est pas fixe : ce rapport est imbriqué dans des processus économiques et politiques, eux-mêmes rattachés aux changements climatiques et aux dynamiques culturelles locales qui se transforment au fil du temps. De plus, ces pratiques et croyances sont interreliées, puisque les changements d'un lieu influencent la manière de penser l'eau et de s'engager à elle et vice versa. Enfin, et de façon similaire, la convergence de la terre et de l'eau dénature l'eau et le temps. Lorsque son courant change, l'eau devient une expérience explicite du lieu ; inversement, se concentrer sur le courant de l'eau et ses fluctuations dans la pratique, d'après ce qui en est perçu, rend explicite le processus historique qui définit le lieu.

Les modes, méthodes et manières de savoir à la confluence de la terre et de l'eau

Nous avons discuté la manière dont l'anthropologie amphibienne expose les mouvements spatiaux et temporels de l'eau liés aux changements environnementaux, engendrés par l'activité humaine. Ainsi, les barrages hydro-électriques, les inondations, la fonte des glaciers et les déchets industriels sont des exemples parmi tant d'autres qui illustrent les changements et les fluctuations de l'eau, obligeant les populations à manipuler l'eau et le paysage de manières innovatrices. Alors que l'eau se transforme et se déplace, s'insérant par le fait même à l'intérieur de processus politiques, économiques et environnementaux de plus grande envergure, de nouvelles façons d'appréhender et de connaître le monde prennent forment.

En se positionnant contre les représentations essentialistes, les chercheurs ont montré que les savoirs locaux ne sont ni statiques ni fixés dans le temps et l'espace. Cependant, comme l'a si bien montré Julie Cruikshank (2005) dans son travail parmi les Premières Nations du Canada, le savoir émerge toujours de rencontres et conserve un caractère local, soit les traces de son contexte d'émergence. Le savoir, dans cette perspective, est situé dans le temps et l'espace. La collection d'articles présentée dans ce numéro met en lumière les changements qu'apportent les régimes de savoirs liés à l'eau sur les lieux, et ce, à travers des processus variés. Tel qu'observé par de nombreux auteurs, la bureaucratisation des lieux, l'influence de l'État, et l'augmentation des manipulations technologiques sur l'eau s'effectuent en parallèle à une redéfinition de l'ordre social d'une communauté (voir Gelles 2000; Trawick 2003). La complexité croissante de la gestion de l'eau par les innovations technologiques, ainsi que son intégration à l'intérieur de projets d'envergure, fragmente et compartimentalise les savoirs liés à l'eau (Mitchell 2002). Par conséquent, les changements dans la gestion de l'eau doivent être considérés à la lumière de leurs effets sur les rapports que développent et entretiennent les humains avec l'eau.

Comment interagissent les savoirs sur la terre et les lieux avec les savoirs sur l'eau? Ici, nous considérons deux types de savoir : le premier, produit par les experts, émerge de systèmes scientifiques ; le second, local par nature, est produit par des communautés à travers leurs interactions avec l'environnement sur une période de temps considérable¹⁴. À la confluence de l'eau et de la terre, le savoir des experts et les savoirs locaux interagissent alors que divers acteurs attribuent des sens différents, et souvent contestés, aux éléments considérés (voir Gagné, ce numéro; Rasmussen, ce numéro). Les

experts ont démontré que les paradigmes scientifiques qui informent la production des savoirs sur la terre et l'eau sont fortement liés au pouvoir (Goldman 2007; Mitchell 2002). Depuis l'exploitation souvent sans merci des ressources naturelles de l'ère coloniale, en passant par le développement postcolonial et son objectif d'accroître la productivité, jusqu'à la privatisation des ressources naturelles et la corporatisation des services d'eau publics de l'ère néolibérale actuelle, les systèmes de savoir scientifique ont successivement servi un programme orienté vers les transformations des lieux et la commodification des ressources telles que l'eau. Ceci s'actualise par leur classification, par la production de données et l'usage de discours particuliers sur la nature. Le savoir expert demeure le discours dominant à partir duquel « une vérité » singulière est articulée et contre laquelle des visions alternatives de la nature ont facilement pu être contredites sous prétexte qu'elles déviaient des « faits » ou qu'elles étaient des réactions émotionnelles nées de renseignements inadéquats (Willow, ce numéro). Les tensions s'intensifient à la confluence de la terre et de l'eau, car différents systèmes de savoir les encadrent ; aussi, cette divergence révèle le besoin de mieux comprendre les espaces relationnels entre la terre et l'eau.

Depuis les deux dernières décennies, les anthropologues nous invitent à dépasser la nature prise comme arrière-plan conceptuel et cadre contextuel de la culture afin de déraciner l'anthropocentrisme de leur discipline (voir par exemple Cruikshank 2012 pour une brève explication à ce sujet). Les nombreuses façons d'établir ou de définir l'eau comme frontière offrent un point d'entrée crucial dans la considération des multiples manières d'habiter la terre. Khan (ce numéro) examine les visions du monde dans lesquelles l'eau détient une place de premier plan. Dans son analyse de Whiteheadian, elle insiste sur les manières dont ceux qui récoltent les sédiments issus de l'inondation des plaines (« char » en anglais) dans le delta du Gange appréhendent leur existence ou le monde par « l'expérience et l'expression », soulignant par le fait même que les visions humaines du surnaturel s'accordent et se transforment en corrélation à celles-ci : autrement dit, la manière dont se comporte une rivière est liée à l'existence de ceux qui l'habitent ou vivent dans ses parages. Khan (ce numéro) décrit, par ailleurs, les formes de savoir localisé et « plus qu'écologiques » qui relèvent de nombreuses manières d'instituer des rapports entre les humains et les non-humains des mondes qu'ils décrivent. Elle démontre toutefois que ces liaisons sont instables, et susceptibles d'être déstabilisées par les croyances et les systèmes de savoir d'acteurs non-locaux.

En instituant l'interaction entre différents systèmes de savoir, les changements des courants de l'eau stimulent aussi le développement de nouvelles formes de savoir¹⁵. L'idée de « l'eau moderne » avancée par Linton (2010) expose la manière dont une vision particulière de l'eau et des cycles hydrologiques, qui sert d'argument justifiant les efforts de conservation, ne constitue, en réalité, qu'une abstraction reposant sur une conceptualisation de l'eau issue des sciences occidentales. Ceci implique, en retour, une ouverture sur de nouvelles façons de dissocier l'eau de ses contextes, telles que la commodification (Bakker 2003), la virtualisation (Barnes 2013) et la privatisation (Budds 2013), en plus des diverses formes d'accaparement de la terre et de l'eau qui sont appropriées et circonscrites dans un agenda environnemental (Benjaminsen et Bryceson 2012). En se concentrant sur la convergence de l'eau et de la terre, il devient possible de souligner les façons dont les dialogues entre les experts et les savoirs locaux peuvent jouer un rôle crucial dans l'implantation de mesures les adaptation contre les catastrophes naturelles et d'initiatives de réduction des risques. Dans l'Himalaya, par exemple, où les changements climatiques ont des implications significatives sur les courants de l'eau, avec le stress hydrique causé par le recul des glaciers et la menace du débordement des lacs dus à l'augmentation de la température, des initiatives de collaboration sont apparues entre les populations locales, l'État et les organisations internationales (Meenawat et Sovacool 2011). Cependant, comme le souligne Orlove (ce numéro), l'interaction entre les savoirs de la population locale et ceux des experts, en particulier ayant trait aux risques, ne réfléchit pas toujours une considération adéquate ou suffisante des perspectives locales (voir aussi Orlove 2009).

Cependant, il ne faut pas croire que les populations locales adoptent et s'approprient invariablement des méthodes de gestion des eaux considérées durables ou responsables. Des paysages de plus en plus bureaucratisés et objectivés peuvent éclipser les considérations éthiques locales. Qui plus est, face à l'inquiétude croissante quant à l'avenir, incluant la diminution de l'eau potable et la durabilité des modes de subsistance ruraux devant les pressions croissantes que subissent les communautés pour s'intégrer à l'économie mondiale, les approches locales de la gestion de l'eau ne se traduisent pas forcément en pratiques conservatrices ou en des réponses fondées sur la mitigation des changements climatiques (Gagné, ce numéro, Rasmussen, ce numéro). De plus, tout comme la multivocalité caractérise le lieu (Rodman 1992), des perspectives locales divergentes sur l'eau existent, comme l'illustre un grand nombre d'articles de ce numéro thématique.

Dernièrement, les chercheurs ont expliqué comment les représentations du paysage, des lieux, des ressources naturelles et des gens qui les habitent ont des retombées concrètes sur les populations locales¹⁶. Ces représentations peuvent, en retour, être « sournoisement » utilisées par des organisations (voir Randeria 2007) au moyen de rhétoriques qui demandent aux communautés affectées par les modifications du flux de l'eau causés par les changements climatiques de trouver leurs propres solutions en mobilisant leurs connaissances et leurs savoirs sur l'eau – et ceci quand, ironiquement, ces communautés sont souvent les victimes plutôt que les responsables des problèmes auxquelles elles font face (Gagné, ce numéro). Par ailleurs, les entreprises profitent de la désinformation et des incertitudes liées aux impacts de l'exploitation des ressources naturelles sur l'eau souterraine pour légitimer leurs activités (Willow, ce numéro). En somme, alors que les changements du courant de l'eau transforment les paysages, différentes formes de savoirs se rencontrent. Nous suggérons que la convergence de l'eau et de la terre peut générer des représentations conflictuelles ainsi que de nouvelles formes de savoirs. Celles-ci peuvent avoir des retombées négatives et concrètes sur les populations locales.

Explorations en anthropologie amphibienne

En cartographiant l'espace relationnel entre l'eau et la terre, nous voulons mettre de l'avant l'importance de leurs interactions dans la production et les expériences du lieu. Nous défendons que le temps et le mouvement définissent le caractère relationnel de ces espaces. Malgré les efforts déployés par des chercheurs pour définir le paysage autrement qu'en un arrière-plan à la culture, à la société, ou du lieu comme un simple « contexte », les études qui accordent une place prééminente aux rapports entre les humains et le paysage dans le contexte de changements environnementaux demeurent rares puisqu'il s'agit d'un sujet d'enquête émergent et relativement récent (voir Barnes 2014; Cruikshank 2005; Rasmussen 2015; Willow 2011 pour des exceptions récentes). Les articles de ce numéro se penchent sur les paysages redéfinis par la fluctuation de l'eau, soit dans son flux ou dans sa qualité, mais ils focalisent sur le mouvement de l'eau et défient toutes tentatives de fixer les paysages dans le temps. Ce mouvement, en retour, relie de façon inextricable la production du lieu au passé, au présent et au futur, et ce, qu'ils soient réels ou imaginés. Enfin, notre approche à l'anthropologie amphibienne souligne que la confluence de l'eau et de la terre est aussi un site de convergence de différentes formes de savoir, une convergence qui influence encore la production du lieu.

Le terme *amphi* du mot amphibien suggère une connexion ainsi qu'une circonscription. Dans notre discussion, il dénote la capacité d'un paysage à créer, accentuant son caractère relationnel et sa connectivité. Dans les études de cas que nous présentons, les frontières entre l'eau et la terre ne sont ni données ni absolues, puisqu'elles acquièrent une qualité relationnelle. En plus de leur coproduction mutuelle, les interconnexions et points de liaison entre l'eau et la terre constituent des terrains d'étude fertiles portant sur les processus de l'imagination et de l'identité culturelle émergeant des expériences vécues d'un lieu. La racine du mot *bio* connote la vie et, aux fins de notre discussion, dirige notre attention vers les manières dont les connexions précédemment décrites forment les êtres et l'existence terrestre, impliquant par le fait même des réflexions sur la vulnérabilité, le danger et l'incertitude. La série d'articles présentée dans ce numéro peut être lue comme une illustration des spécificités de la vie à la confluence de l'eau et de la terre, renvoyant à différents types d'anthropologies amphibiennes.

Ainsi, Willow examine un riche matériel ethnographique en examinant les impacts que l'eau a sur l'intimité des espaces domestiques dans le contexte de l'expansion de l'industrie du gaz de schiste en Ohio, aux États-Unis. Alors que la fracturation hydraulique augmente les risques associés à la consommation d'eau, et que les connaissances portant à ce sujet sont contestées, les gens se voient forcés à revoir leur relation avec le lieu qu'ils habitent. Dans son texte, Willow démontre comment les activités sises à l'intérieur de la terre « troublent » l'eau de manières inaperçues par les recherches scientifiques.

Khan se concentre sur les dimensions temporelles des interactions entre la terre et l'eau du point de vue cosmologique des habitants des îles de limon sises dans la rivière Jamuna au Bangladesh. Khan avance l'idée d'un lien potentiel entre les fluctuations de l'eau de la rivière et la disparition des figures mythiques de Khidr et de Ganga Devi du folklore local. S'inspirant particulièrement de A.N. Whitehead, l'auteure tisse des liens entre le mythe, l'expérience matérielle de la rivière vécue par les femmes et la rivière en tant que phénomène naturel, offrant une interprétation originale des mécanismes de changements climatiques et des transformations de la rivière.

En se concentrant sur un paysage de plus en plus défini par la rareté de l'eau, Gagné défend que la présence accrue de l'État indien dans la région du Ladakh entraîne une redéfinition de la gestion de l'eau dans les communautés des hautes terres de l'Himalaya indien.

Gagné s'intéresse aux pratiques liées aux glaciers et à la manière dont elles se transforment suivant les processus politiques régionaux. Son article relève comment des changements dans la façon de penser les lieux ont une incidence sur la manière dont l'eau est connue et perçue. L'auteure défend que ces processus affectent l'adaptation causée par l'épuisement de l'eau à l'ère des changements climatiques.

La contribution de Rasmussen explore comment l'écart grandissant, autant physique que figuratif, entre les glaciers et les habitants des haute-terres des Andes engendre de nouvelles manières de se lier à l'eau et d'imaginer le futur, issues des transformations récentes dans les paysages physiques et culturels. En discutant de projets d'infrastructures hydrauliques, Rasmussen souligne les différentes manières de connaître, de comprendre et d'entrer en relation avec l'eau, et examine, par le fait même, leurs effets sur la production du lieu qui reste intimement liée aux imaginaires du futur.

L'article d'Orlove analyse les risques de déversement des lacs glaciaires au Bhoutan, dans l'Himalaya, à partir de données enregistrées entre les années 1994 et 2015. Son travail explique comment les gens réfléchissent au changement dans leur pays. Il soulève également des questions relatives au rôle de l'État dans la production du lieu, à la relation entre les technologies et le savoir, et à la manière dont l'eau relie les lieux et les personnes.

Enfin, dans un essai-photo intimiste portant sur les pastoralistes de la Mauritanie, l'anthropologue et photographe Christian Vium illustre comment ces derniers et leurs animaux font face à une lutte constante pour trouver de l'eau, une lutte qui devient de plus en plus ardue, déroutante et désorientante. Les photos documentent la trajectoire de leur quête à travers les étanques de sable – un parcours qui se conclut dans les bidonvilles asséchés de la capitale de Nouakchott. Là, ils adoptent de nouvelles façons de naviguer un paysage où la présence de l'eau est limitée à des endroits fort chargés et intenses.

Dans tous ces cas portant sur différents terrains géographiques et contextes culturels, l'eau et la terre entrent en relation, s'inscrivant dans des processus politiques et économiques plus larges, ou dans des changements environnementaux globaux qui reconfigurent les lieux ou la façon de les concevoir. Nous n'affirmons pas, toutefois, que les articles de ce numéro spécial représentent la totalité ou la diversité des relations possibles entre l'eau et la terre dans la production du lieu. Le monde d'aujourd'hui est de plus en plus marqué par les changements climatiques, les processus néolibéraux et des inégalités croissantes en raison de l'exploitation des

ressources naturelles propulsées par l'économie politique globale. Nous espérons que ce numéro spécial stimulera les discussions et intégrera l'anthropologie amphibienne dans la recherche scientifique car elle a le potentiel de renouveler la réflexion sur les effets de la confluence de l'eau et de la terre dans l'expérience des lieux et sur les modes de subsistance des communautés locales.

Karine Gagné, *Chercheure post-doctoral, Département d'anthropologie, Yale University, New Haven, CT.*
Courriel : ck.gagne@gmail.com.

Mattias Borg Rasmussen, *Professeur adjoint, Department of Food and Resource Economics, Université de Copenhague, Copenhague, Danemark.*
Courriel : mbr@ifro.ku.dk.

Remerciements

Certaines parties de la recherche réalisée pour ce texte ont été financièrement soutenues par le Conseil de Recherches en Sciences Humaines (CRSH) et le Conseil Danois de Recherches (Danish Research Council – DRC). Nous aimerions également remercier les examinateurs anonymes d'*Anthropologica* pour les commentaires constructifs qui ont mené à des améliorations de la version précédente de cet article.

Notes

- 1 Le philosophe allemand Peter Sloterdijk a également proposé une anthropologie amphibienne. Se basant sur Heidegger, Sloterdijk conçoit l'être humain en tant que créature capable de bouger entre les éléments. Qualifiant de terre-centriques les approches philosophiques antérieures, il considère "l'humain-animal" comme ayant de profonds liens avec l'eau : il peut y plonger et s'y immerger, il peut construire des îles pour la paix et la sécurité, et des ponts pour unir et explorer (ten Bos 2009). L'anthropologie amphibienne de Sloterdijk est essentiellement philosophique plutôt qu'empirique, elle est un travail d'abstraction pour mieux décrire les conditions de vie. Ce n'est pas la position que nous adoptons. Notre projet est d'abord et avant tout une entreprise empirique, anthropologique et ethnographique puisque nous employons le cadre de l'anthropologie amphibienne pour comprendre les spécificités des dimensions humaines impliquées dans la production du lieu où l'eau et la terre se rencontrent.
- 2 Par exemple, dans la présentation de Barth (1996 [1959]) sur le leadership (ou l'autorité) dans la vallée du Swat, les limites de l'irrigation ont des impacts sérieux sur les configurations politiques locales.
- 3 Par exemple, les comparaisons classiques de Clifford Geertz entre le sec et le mouillé, entre Bali et le Maroc, entre des environnements particuliers irrigués et les interactions humaines avec l'environnement en général, peuvent constituer un point d'entrée approprié pour l'analyse socioculturelle, tout comme peuvent l'être les rapports de

parenté, les politiques villageoises, l'éducation des enfants ou les drames rituels. Les transactions humaines avec l'environnement – avec la terre et l'eau – deviennent ainsi une lentille pour mieux comprendre des formations culturelles (Geertz 1972:37).

- 4 Ceci rappelle des études plus récentes sur les changements sociaux induits par les transformations du paradigme développementaliste sur les manières de gérer l'eau : Espeland (1998) documente les processus contemporains institutionnels, légaux et de rationalisation en Arizona qui ont suivi la construction d'un barrage hydroélectrique menaçant les modes de vie des populations en aval ; Gupta (1998) analyse les impacts sociaux et environnementaux causés par les modalités de gestion de l'eau dans l'Inde post-Indépendance ; Mosse (2003) se penche sur le déclin de l'irrigation par réservoir dans le sud de l'Inde en mettant l'accent sur le rôle des institutions et les changements dans l'ordre social ; et dans les Andes, Trawick (2003) retrace l'histoire du terrassement et de l'aménagement paysager depuis les Incas jusqu'à aujourd'hui, en passant par l'essor des domaines fonciers coloniaux (*haciendas*), expliquant comment les nouvelles configurations de gestion de l'eau menées par des acteurs étatiques ou non-étatiques affectent significativement l'existence dans les villages.
- 5 Traduction libre du passage suivant : « the dead, the fixed, the undialectical, the immobile ».
- 6 Tandis que les géographes ont contredit les présuppositions sur les régions (Agnew et Duncan 1989; Nir 1990), les anthropologues ont développé des critiques sur les lieux conçus tels des localités ethnographiques, des idées (Appadurai 1988a, 1988b; Lawrence et Low 1990), ou comme métonymies pour parler de régions entières (Fernandez 1988). Ces développements, en sus des processus de globalisation/mondialisation et de déterritorialisation, ont mené à une reconceptualisation de la constitution des lieux (Friedman 1994; Hannerz 1989), remettant en question l'idée selon laquelle les lieux seraient les seuls réceptacles de la production socioculturelle, et interpellant les ethnographes à s'interroger sur la notion d'identité (Gupta and Ferguson 1997).
- 7 Traduction libre du passage suivant : « place is an irreducible part of human experience, a person is 'in place' as much as she or he is 'in culture' ».
- 8 De telles perspectives ont fourni des assises analytiques fertiles pour une meilleure compréhension de la "socio-nature" et des "cycles hydro-sociaux" où les visions du monde et les pratiques liées à l'eau et ses courants s'entrelacent (Boelens, 2014). De manière similaire, et dans la lignée des études sur la science et les technologies, les recherches portant sur les "waterscapes" urbains à Mumbai (Anand 2011, 2012), sur le canal de Panama (Carse 2012), ainsi que sur les tentatives de réhabilitation du désert égyptien aux fins de l'agriculture (Barnes 2012), démontrent comment l'ingéniosité et l'innovation technologique des humains – combinées aux processus non humains – produisent des changements profonds et souvent inattendus dans modes de subsistance qu'adoptent les gens envers l'environnement.
- 9 Swyngedouw (1999) insiste sur le fait que la distribution de l'eau est historiquement contingente et liée non seulement à la disponibilité biophysique, mais aussi aux arrangements institutionnels et culturels concernant l'eau. Nature et culture se trouvent, donc, profondément interreliées. Ici, le concept de "waterscape" relie explicitement l'eau aux pouvoirs sociaux en montrant comment leurs convergences se combinent pour produire des arrangements sociaux, économiques et écologiques inégaux (voir aussi Budds et Hinojosa 2012; Molle, Foran, et Kakonen 2012).
- 10 Strang a été une forte partisane d'une anthropologie qui tente de comprendre la signification culturelle de l'eau et les manières dont elle est productrice de sens. Dans son travail sur la rivière Mitchell dans le nord de l'Australie (Strang 2005b), elle décrit comment des notions liées à la production et à la reproduction de la société humaine rendent significatives les visions culturelles de l'eau. Elle a mené des exercices analytiques similaires dans différents contextes australiens (Strang 2009) et également dans des perspectives comparatives entre l'Australie aborigène et le Dorset, en Angleterre (Strang 2005a).
- 11 À partir de données empirique collectées auprès de communautés Aborigènes de l'Australie, il a été défendu que les "lieux d'eau" (tels que les trous d'eau ou les zones humides) sont à la fois des sites concrets d'un paysage ainsi que des lieux empreints de sens (Toussaint 2008 ; Gibbs 2009, 2014).
- 12 Le temps demeure un concept insaisissable. Les chercheurs ont longuement discuté de la manière de considérer et d'effectuer la distinction du temps et de l'espace à des fins analytiques, mais qui doivent, cependant, être considérés ensemble, en tant que dyade du temps et de l'espace, lorsque nous contemplons l'expérience humaine (voir Burton 1983; Hägerstrand 1975; Heidegger 1962).
- 13 Ceci est un thème qui a fait l'objet de maintes réflexions académiques (Basso 1996; Feld et Basso 1996; Kahn 1990; Stewart et Strathern 2003)
- 14 Toutefois, cette distinction devrait être traitée avec précaution ; certains auteurs ont des préconceptions sur la compatibilité des formes de savoir (Nadasdy 2003), d'autres ont défendu qu'elles sont mutuellement constitutives (Agrawal 1995), et qu'elles interagissent l'une sur l'autre (Thornton et Scheer 2012). Ce qui est important est le fait que les idées locales semblent rarement équivalentes, en termes de pouvoir et d'agencéité, à celles véhiculées dans les discours sur la nature par les experts occidentaux (Arnold 2006:8; Escobar 1996, 1999).
- 15 Les pratiques de conservation intègrent des façons particulières de comprendre l'eau. Les systèmes scientifiques ont certainement été mobilisés pour exploiter les ressources naturelles, mais ils peuvent également inspirer et assoir des initiatives de conservation (Grove 1995). Les savoirs experts jouent un rôle crucial, quoique souvent ambigu, dans la protection des écosystèmes affectés par les changements climatiques (Walley 2004).
- 16 Par exemple, dans *Tropics and the Travelling Gaze* (2006), David Arnold a défendu que les représentations européennes du paysage indien du début du 19e siècle, notamment les récits et les descriptions botaniques, aidèrent l'empire colonial à consolider son pouvoir. Arnold a principalement mis de l'avant que ces représentations informaient des corpus de savoirs qui sous-tendaient des interventions visant la transformation et la classification des forêts tropicales, non seulement pour l'usage des pouvoirs coloniaux, mais aussi pour le développement des savoirs scientifiques. Voir aussi Raffles (2002).

Références

- Agnew, John A., and James S. Duncan, eds.
1989 *The Power of Place*. London: Unwin Hyman.
- Agrawal, Arun
1995 Dismantling the Divide Between Indigenous and Scientific Knowledge. *Development and Change* 26(3):413–439. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1467-7660.1995.tb00560.x>.
- Agrawala, Shardul, et al.
2003 *Development and Climate Change in Bangladesh: Focus on Coastal Flooding and the Sundarbans*. Paris: Organisation for Economic Cooperation and Development.
- Anand, Nikhil
2011 Pressure: The PoliTechnics of Water Supply in Mumbai. *Cultural Anthropology* 26(4):542–564. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1548-1360.2011.01111.x>.
- Anand, Nikhil
2012 Municipal disconnect: On Abject Water and its Urban Infrastructures. *Ethnography* 13(4):487–509. <http://dx.doi.org/10.1177/1466138111435743>.
- Appadurai, Arjun
1988a Putting Hierarchy in Its Place. *Cultural Anthropology* 3(1):36–49. <http://dx.doi.org/10.1525/can.1988.3.1.02a00040>.
- Appadurai, Arjun
1988b Introduction: Place and Voice in Anthropological Theory. *Cultural Anthropology* 3(1):16–20. <http://dx.doi.org/10.1525/can.1988.3.1.02a00020>.
- Arnold, David
2006 *The Tropics and the Traveling Gaze. India, Landscape, and Science, 1800-1856*. Seattle, WA: University of Washington Press.
- Baker, Mark J.
2005 *The Kuhls of Kangra. Community-Managed Irrigation in the Western Himalaya*. Seattle, WA: University of Washington Press.
- Bakker, Karen J.
2003 *An uncooperative commodity: Privatizing water in England and Wales*. Oxford: Oxford University Press.
- Barnes, Jessica
2012 Pumping Possibility: Agricultural Expansion Through Desert Reclamation in Egypt. *Social Studies of Science* 42(4):517–538. <http://dx.doi.org/10.1177/0306312712438772>.
- Barnes, Jessica
2013 Water, Water Everywhere but Not a Drop to Drink: The False Promise of Virtual Water. *Critique of Anthropology* 33(4):371–389. <http://dx.doi.org/10.1177/0308275X13499382>.
- Barnes, Jessica
2014 Cultivating the Nile: The Everyday Politics of Water in Egypt. Durham, NC: Duke University Press. <http://dx.doi.org/10.1215/9780822376217>.
- Barnes, Jessica, and Samer Alatout
2012 Water worlds: Introduction to the special issue of *Social Studies of Science*. *Social Studies of Science* 42(4):483–488. <http://dx.doi.org/10.1177/0306312712448524>.
- Barth, Fredrik
1996 (Original work published 1954) *Political Leadership among Swat Pathans*. London and Atlantic Highlands, NJ: The Athlone Press.
- Basso, Keith H.
1996 Wisdom Sits in Places: Notes on a Western Apache Landscape. In *Senses of Place*. K.H. Basso and S. Feld, eds. Pp. 53–90. Sante Fe: School of American Research Press.
- Baviskar, Amita
1995 *In the Belly of the River: Tribal Conflicts over Development in the Narmada Valley*, *Studies in Social Ecology and Environmental History*. New Delhi: Oxford University Press.
- Baviskar, Amita, ed.
2007 *Waterscapes: The Cultural Politics of a Natural Resource*. Delhi: Permanent Black.
- Bender, Barbara
2002 Time and Landscape. *Current Anthropology* 43 (S4 Supplement):S103–S112. <http://dx.doi.org/10.1086/339561>.
- Benjaminsen, Tor A., and Ian Bryceson
2012 Conservation, green/blue grabbing and accumulation by dispossession in Tanzania. *Journal of Peasant Studies* 39(2):335–355. <http://dx.doi.org/10.1080/03066150.2012.667405>.
- Boelens, Rutgerd
2014 Cultural politics and the hydrosocial cycle: Water, power and identity in the Andean highlands. *Geoforum* 57:234–247. <http://dx.doi.org/10.1016/j.geoforum.2013.02.008>.
- Budds, Jessica
2013 Water, Power, and the Production of Neoliberalism in Chile, 1973–2005. *Environment and Planning, D, Society & Space* 31(2):301–318. <http://dx.doi.org/10.1068/d9511>.
- Budds, Jessica, and Leonith Hinojosa
2012 Restructuring and Rescaling Water Governance in Mining Contexts: The Co-Production of Waterscapes in Peru. *Water Alternatives* 5(1):119–137.
- Burton, John W.
1983 Same time, same space: Observations on the morality of kinship in pastoral Nilotic societies. *Ethnology* 22(2):109–119. <http://dx.doi.org/10.2307/3773574>.
- Carey, Mark
2008 *The Politics of Place: Inhabiting and Defending Glacier Hazard Zones in Peru's Cordillera Blanca*. In *Darkening Peaks. Glacier Retreat, Science, and Society*, edited by B. Orlove, Ellen Wiegandt and Luckman, 229–240. Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press.
- Carse, Ashley
2012 Nature as Infrastructure: Making and Managing the Panama Canal Watershed. *Studies of science* 42(4):539–563. <http://dx.doi.org/10.1177/0306312712440166>.
- Cosgrove, Denis
1998 *Social Formation and Symbolic Landscape*. Madison, Wis: The University of Wisconsin Press.

- Cruikshank, Julie
2005 Do Glaciers Listen? Local Knowledge, Colonial Encounter and Social Imagination. Vancouver: UBC Press and Seattle, WA: University of Washington Press.
- Cruikshank, Julie
2012 Are Glaciers Good to Think With? Recognising Indigenous Environmental Knowledge. *Anthropological Forum* 22(3):239–250. <http://dx.doi.org/10.1080/00664677.2012.707972>.
- de la Cadena, Marisol
2015 *Earth Beings: Ecologies of Practice across Andean Worlds*. Durham, NC: Duke University Press. <http://dx.doi.org/10.1215/9780822375265>.
- Escobar, Arturo
1996 Construction Nature: Elements for a Post-Structuralist Political Ecology. *Futures* 28(4):325–343. [http://dx.doi.org/10.1016/0016-3287\(96\)00011-0](http://dx.doi.org/10.1016/0016-3287(96)00011-0).
- Escobar, Arturo
1999 After Nature: Steps to an Antiessentialist Political Ecology 1. *Current Anthropology* 40(1):1–30. <http://dx.doi.org/10.1086/515799>.
- Escobar, Arturo
2001 Culture Sits in Places: Reflections on Globalism and Subaltern Strategies of Localization. *Political Geography* 20(2):139–174. [http://dx.doi.org/10.1016/S0962-6298\(00\)00064-0](http://dx.doi.org/10.1016/S0962-6298(00)00064-0).
- Espeland, Wendy N.
1998 *The Struggle for Water. Politics, Rationality, and Identity in the American Southwest*. Chicago, London: University of Chicago Press.
- Féaux de la Croix, Jeanne
2011 Moving metaphors we live by: water and flow in the social sciences and around hydroelectric dams in Kyrgyzstan. *Central Asian Survey* 30(3-4):487–502. <http://dx.doi.org/10.1080/02634937.2011.614097>.
- Feld, Steven, and Keith H Basso, eds.
1996 *Wisdom Sits in Places: Notes on a Western Apache Landscape*. Sante Fe: School of American Research Press.
- Fernandez, James W.
1988 Andalusia on Our Minds: Two Contrasting Places in Spain As Seen in a Vernacular Poetic Duel of the Late 19th Century. *Cultural Anthropology* 3(1):21–35. <http://dx.doi.org/10.1525/can.1988.3.1.02a00030>.
- Folch, Christine
2013 Surveillance and State Violence in Stroessner's Paraguay: Itaipu Hydroelectric Dam, Archive of Terror. *American Anthropologist* 115(1):44–57. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1548-1433.2012.01534.x>.
- Foucault, Michel
1980 *Power/Knowledge and Other Writings 1972–1977*. C. Gordon L. Marshall J. Mephram, and K. Soper, trans. New York: Pantheon Books.
- Friedman, Jonathan
1994 *Cultural Identity and Global Process*. London: SAGE Publications Inc.
- Geertz, Clifford
1972 The Wet and the Dry: Traditional Irrigation in Bali and Morocco. *Human Ecology* 1(1):23–39. <http://dx.doi.org/10.1007/BF01791279>.
- Gelles, Paul H.
2000 *Water and Power in Highland Peru: The Cultural Politics of Irrigation and Development*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- Gibbs, Leah
2009 Water Places: Cultural, Social and More-Than-Human Geographies of Nature. *Scottish Geographical Journal* 125(3-4):361–369. <http://dx.doi.org/10.1080/14702540903364393>.
- Gibbs, Leah
2014 Freshwater geographies? Place, matter, practice, hope. *New Zealand Geographer* 70(1):56–60. <http://dx.doi.org/10.1111/nzg.12040>.
- Goldman, Michael
2007 How “Water for All!” Policy Became Hegemonic: The Power of the World Bank and its Transnational Policy Networks. *Geoforum* 38(5):786–800. <http://dx.doi.org/10.1016/j.geoforum.2005.10.008>.
- Grove, Richard
1995 *Green Imperialism: Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism 1600–1860*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Gupta, Akhil
1998 *Postcolonial Developments: Agriculture in the Making of Modern India*. Durham, NC, and London: Duke University Press
- Gupta, Akhil, and James Ferguson
1997 Discipline and Practice: “The Field” as Site, Method, and Location in Anthropology. *In Anthropological Locations: Boundaries and Grounds of a Field Science*. A. Gupta and J. Ferguson, eds. Pp. 1–46. Berkeley: University of California Press.
- Hägerstrand, Torsten
1975 Space, Time, and Human Conditions. *In Dynamic Allocation of Urban Space*. A. Karlqvist, L. Lundqvist, and F. Snickars, eds. Pp. 3–14. Farnborough: Saxon House.
- Hannerz, Ulf
1989 Culture Between Center and Periphery: Toward a Macroanthropology. *Ethnos* 54(3–4):200–216. <http://dx.doi.org/10.1080/00141844.1989.9981392>.
- Hastrup, Kirsten
2013a *Anthropological Contributions to the Study of Climate: Past, Present, Future*. Wiley
Interdisciplinary Reviews: Climate Change 4(4):269–281. <http://dx.doi.org/10.1002/wcc.219>.
- Hastrup, Kirsten
2013b Water and the Configuration of Social Worlds: An Anthropological Perspective. *Journal of Water Resource and Protection* 5 (04 4A):59–66. <http://dx.doi.org/10.4236/jwarp.2013.54A009>.
- Heidegger, Martin
1962 *Being and Time*. New York: Harper and Row.
- Helmreich, Stefan
2011 Nature/Culture/Seawater. *American Anthropologist* 113(1):132–144. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1548-1433.2010.01311.x>.
- Hirsch, Eric
1995 Landscape: Between Place and Space. *In The Anthropology of Landscape: Perspectives on Place and Space*. E. Hirsch and M. O’Hanlon, eds. Pp. 1–30. Oxford: Oxford University Press.

- Hirsch, Eric, and Michael O'Hanlon, eds.
1995 *The Anthropology of Landscape: Perspectives on Place and Space*. Oxford: Oxford University Press.
- Ingold, Tim
1993 The temporality of the landscape. *Temporality of the Landscape World Archaeology* 25(2):152–174. <http://dx.doi.org/10.1080/00438243.1993.9980235>.
- Ingold, Tim
2000 *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. London: Routledge. <http://dx.doi.org/10.4324/9780203466025>.
- Ingold, Tim
2007 *Lines: A Brief History*. New York: Routledge.
- Kahn, Miriam
1990 Stone-Faced Ancestors: The Spatial Anchoring of Myth in Wamira, Papua New Guinea. *Ethnology* 29(1):51–66. <http://dx.doi.org/10.2307/3773481>.
- Kahn, Miriam
2011 *Tahiti Beyond the Postcard: Power, Place, and Everyday Life*. Seattle, WA: University of Washington Press.
- Karlsson, Marianne, Bob van Oort, and Bård Romstad
2015 What we have lost and cannot become: Societal outcomes of coastal erosion in southern Belize. *Ecology and Society* 20(1):art4. <http://dx.doi.org/10.5751/ES-07050-200104>.
- Krause, Franz
2012 Seasons as Rhythms on the Kemi River in Finnish Lapland. *Ethnos* 78(1):23–46. <http://dx.doi.org/10.1080/00141844.2011.623303>.
- Lansing, J. Stephen
1991. *Preists and Programmers: Technologies of Power in the Engineered Landscape of Bali*. Princeton: Princeton University Press.
- Lawrence, Denise, and Setha Low
1990 The Built Environment and Spatial Form. *Annual Review of Anthropology* 19(1):453–505. <http://dx.doi.org/10.1146/annurev.an.19.100190.002321>.
- Lazrus, Heather
2012 Sea Change: Island Communities and Climate Change. *Annual Review of Anthropology* 41(1):285–301. <http://dx.doi.org/10.1146/annurev-anthro-092611-145730>.
- Lefebvre, Henri
1991 [1974] *The Production Space*. Oxford: Blackwell Publisher.
- Linton, Jamie
2010 *What is water?: the history of a modern abstraction*. Vancouver: UBC Press.
- Low, Setha, and Denise Lawrence-Zùñiga, eds.
2003 *The Anthropology of Space and Place: Locating Culture*. Oxford: Blackwell Publishing.
- Malinowski, Bronislaw
1984 [1922] *Argonauts of the Western Pacific*. Long Grove, IL: Waveland Press Inc.
- Massey, Doreen
2005 *For Space*. London: SAGE Publications Ltd.
- Massey, Doreen
2006 Landscape as a Provocation: Reflections on Moving Mountains. *Journal of Material Culture* 11(1-2):33–48. <http://dx.doi.org/10.1177/1359183506062991>.
- Meenawat, Harsha, and Benjamin K. Sovacool
2011 Improving adaptive capacity and resilience in Bhutan. *Mitigation and Adaptation Strategies for Global Change* 16(5):515–533. <http://dx.doi.org/10.1007/s11027-010-9277-3>.
- Minnegal, Monica
2009 *The Time is Right: Waiting, Reciprocity and Sociality*. In *Waiting*. Ghassan Hage, ed. Pp. 89–96. Melbourne: University Press.
- Mitchell, Timothy
2002 *Rule of experts: Egypt, techno-politics, modernity*. Berkeley: University of California Press.
- Molle, François, Tira Foran, and Mira Kakonen
2012 *Contested waterscapes in the Mekong region: Hydropower, livelihoods and governance*. London and Sterling, VA: Earthscan.
- Mosse, David
2003 *The Rule of Water: Statecraft, Ecology and Collective Action in South India*. Oxford: Oxford University Press.
- Munn, Nancy D.
1992 *The Cultural Anthropology of Time: A Critical Essay*. *Annual Review of Anthropology* 21(1):93–123. <http://dx.doi.org/10.1146/annurev.an.21.100192.000521>.
- Nadasdy, Paul
2003 *Hunters and Bureaucrats: Power, Knowledge, and Aboriginal-State Relations in the Southwest Yukon*. Vancouver: UBC Press.
- Nir, Dov
1990 *Region as a Socio-environmental System: An Introduction to a Systemic Regional*, vol. 16. Boston: Kluwer Academic Publishers. <http://dx.doi.org/10.1007/978-94-009-0483-5>.
- Orlove, Ben
2009 The past, the present and some possible futures of adaptation. In *Adapting to Climate Change: Thresholds, Values, Governance*. W.N. Adger, I. Lorenzoni, and K.L. O'Brien, eds. Pp. 131–163. Cambridge: Cambridge University Press. <http://dx.doi.org/10.1017/CBO9780511596667.010>.
- Orlove, Ben, and Steven C. Caton
2010 Water Sustainability: Anthropological Approaches and Prospects. *Annual Review of Anthropology* 39(1):401–415. <http://dx.doi.org/10.1146/annurev.anthro.012809.105045>.
- Paerregaard, Karsten
2013 Bare Rocks and Fallen Angels: Environmental Change, Climate Perceptions and Ritual Practice in the Peruvian Andes. *Religions* 4(2):290–305. <http://dx.doi.org/10.3390/rel4020290>.
- Paolisso, Michael, Ellen Douglas, Ashley Enrici, Paul Kirshen, Chris Watson, and Matthias Ruth
2012 Climate Change, Justice, and Adaptation among African American Communities in the Chesapeake Bay Region. *Weather, Climate, and Society* 4(1):34–47. <http://dx.doi.org/10.1175/WCAS-D-11-00039.1>.
- Raffles, Hugh
1999 'Local Theory': nature and the making of an Amazonian place. *Cultural Anthropology* 14(3):323–360. <http://dx.doi.org/10.1525/can.1999.14.3.323>.

- Raffles, Hugh
2002 Intimate Knowledge. *International Social Science Journal* 54(173):325–335. <http://dx.doi.org/10.1111/1468-2451.00385>.
- Randeria, Shalini
2007 Global Designs and Local Lifeworlds: Colonial Legacies of Conservation, Disenfranchisement and Environmental Governance in Postcolonial India. *Interventions* 9(1):12–30. <http://dx.doi.org/10.1080/13698010601173791>.
- Rasmussen, Mattias Borg
2015 Andean Waterways: Resource Politics in Highland Peru. Seattle, WA: University of Washington Press.
- Rasmussen, Mattias Borg
2016 Reclaiming the Lake: Citizenship and Environment-as-common-property in Highland Peru. In *Focaal* 74: 13–27.
- Rasmussen, Mattias Borg, and Benjamin Orlove
2014 Anthropologists exploring water in social and cultural life: introduction. (A virtual issue) *American Anthropologist*. [http://anthrosource.onlinelibrary.wiley.com/hub/journal/10.1111/\(ISSN\)1548-1433/exploring-water.html](http://anthrosource.onlinelibrary.wiley.com/hub/journal/10.1111/(ISSN)1548-1433/exploring-water.html)
- Rodman, Margaret C.
1992 Empowering Place: Multilocality and Multivocality. *American Anthropologist* 94(3):640–656. <http://dx.doi.org/10.1525/aa.1992.94.3.02a00060>.
- Rodriguez, Sylvia
2007 *Acequia. Water Sharing, Sanctity and Place*. Santa Fe, NM: School for Advanced Research Press.
- Rudiak-Gould, Peter
2013 *Climate Change and Tradition in a Small Island State: The Rising Tide*. New York: Routledge.
- Sack, Robert D.
1983 Human territoriality: A theory. *Annals of the Association of American Geographers* 73(1):55–74. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1467-8306.1983.tb01396.x>.
- Schama, Simon
1995 *Landscape and Memory*. New York: Vintage Books.
- Stewart, Pamela J, and Andrew Strathern
2003 *Landscape, memory and history: Anthropological perspectives*. London: Pluto.
- Strang, Veronica
2004 *The Meaning of Water*. Oxford: Berg.
- Strang, Veronica
2005a Common Senses Water, Sensory Experience and the Generation of Meaning. *Journal of Material Culture* 10(1):92–120. <http://dx.doi.org/10.1177/1359183505050096>.
- Strang, Veronica
2005b Water Works: Agency and Creativity in the Mitchell River Catchment. *Australian Journal of Anthropology* 16(3):366–381. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1835-9310.2005.tb00317.x>.
- Strang, Veronica
2006a Aqua Culture: The Flow of Cultural Meanings in Water. In *Water: Histories, Cultures, Ecologies*. M. Leybourne and A. Gaynor, eds. Pp. 68-80. Perth: University of Western Australia Press.
- Strang, Veronica
2006b Fluidscapes: Water, Identity and The Senses. *Worldviews* 10(2):147–154. <http://dx.doi.org/10.1163/156853506777965802>.
- Strang, Veronica
2009 *Gardening the World: Agency, Identity, and the Ownership of Water*. New York, NY: Berghahn.
- Strauss, Sarah, and Benjamin S. Orlove
2003 *Weather, climate, culture*. Oxford: Berg.
- Swyngedouw, Erik
1999 Modernity and Hybridity: Nature, Regeneracionismo, and the Production of the Spanish Waterscape, 1890–1930. *Annals of the Association of American Geographers* 89(3):443–465. <http://dx.doi.org/10.1111/0004-5608.00157>.
- ten Bos, Rene
2009 Towards an Amphibious Anthropology: Water and Peter Sloterdijk. *Environment and Planning, D, Society & Space* 27(1):73–86. <http://dx.doi.org/10.1068/d13607>.
- Thornton, Thomas F.
2007 *Being and Place among the Tlingit*. Seattle, WA: Washington University Press.
- Thornton, Thomas F., and Adela M. Scheer
2012 Collaborative engagement of local and traditional knowledge and science in marine environments: A review. *Ecology and Society* 17(3):8. <http://dx.doi.org/10.5751/ES-04714-170308>.
- Tilley, Christopher
1994 *A Phenomenology of Landscape*. Oxford: Berg.
- Toussaint, Sandy
2008 Kimberley Friction: Complex Attachments to Water-Places in Northern Australia. *Oceania* 78(1):46–61. <http://dx.doi.org/10.1002/j.1834-4461.2008.tb00027.x>.
- Trawick, Paul
2003 *The Struggle for Water in Peru. Comedy and Tragedy in the Andean Commons*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Urkidi, Leire
2010 A glocal environmental movement against gold mining: Pascua–Lama in Chile. *Ecological Economics* 70(2):219–227. <http://dx.doi.org/10.1016/j.ecolecon.2010.05.004>.
- Walley, Christine J.
2004 *Rough waters: Nature and development in an East African marine park*. Princeton University Press. <http://dx.doi.org/10.1515/9781400835751>.
- Whatmore, Sarah
2002 *Hybrid Geographies. Natures, Cultures, Spaces*. London: SAGE Publishing Inc.
- Willow, Anna J.
2011 Conceiving Kakipitatapimok: The Political Landscape of Anishinaabe Anticlearcutting Activism. *American Anthropologist* 113(2):262–276. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1548-1433.2011.01329.x>.